

# Bulletin mensuel : (6 novembre 1893)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **14 (1893)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-134610>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**BULLETIN MENSUEL** (6 novembre 1893<sup>1</sup>).

Des fouilles dirigées par M. Porchet, dans les environs de Soukaras, de Rouached et de Bou-Hadjard, au lieu dit les *Sources chaudes*, ont amené la découverte de couches assez épaisses de charbon de terre. Cette découverte pourrait avoir une grande importance pour l'**Algérie**. Une compagnie concessionnaire continue les explorations des filons qui ont une direction nord et sont inclinés à 45° environ. Jusqu'à présent la Compagnie obtient des résultats satisfaisants de ce charbon qui paraît être du lignite compacte ou parfait, ayant perdu toute trace de l'organisation ligneuse.

Un correspondant de la *Politique coloniale* écrit d'**Obock** à ce journal une lettre dans laquelle nous trouvons les renseignements suivants sur les conditions météorologiques de cette station pendant presque toute la saison d'été. Vers quatre heures du soir ordinairement, le vent commence à se lever ; il arrive du désert d'Arabie tout imprégné d'effluves brûlantes et fait monter en un instant la température de 10 à 15°, le thermomètre passe alors de 30° à 40, 42 et même 45°. Cela dure quelquefois plusieurs heures ; il y a même des jours entiers où le vent souffle sans discontinuer, sauf toutefois de 2 à 6 heures du matin. Ce vent porte un nom spécial ; c'est le *kahmsin*. Quand le *kahmsin* arrive, les sept ou huit Européens qui sont à Obock, rentrent dans leurs habitations, calfeutrent portes et fenêtres et se défendent du vent comme d'un ennemi mortel. Mais ils ne peuvent empêcher que la température du dehors ne pénètre à l'intérieur ; tous les objets que l'on touche sont brûlants comme s'ils avaient passé dans une fournaise. Les premiers jours c'est un intolérable supplice ; on finit pourtant par s'y habituer. Dans ces conditions, il ne saurait y avoir beaucoup de végétation à Obock, et, en effet, sauf un petit jardin public à quelque distance de la ville, il n'y a dans toute la ville et dans son pourtour ni arbres, ni herbages, ni verdure d'aucune sorte. Le sol d'ailleurs ne s'y prête pas, étant tout entier de constitution madréporique. Il n'y a également aucun cours d'eau et aucune source, à part quelques puits indigènes dans le voisinage du jardin ; mais ils ne produisent que de l'eau saumâtre dont les Européens ne sauraient s'accommoder. Aussi

<sup>1</sup> Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la quatrième page de la couverture.

l'administration songe-t-elle à transférer le siège de la colonie à Djibouti qui présente l'avantage d'avoir un meilleur port, de l'eau quelquefois, un peu de verdure, et d'être le point d'arrivée de quelques caravanes qui viennent du Harrar ou de l'Abyssinie.

Les Directeurs de l'Imperial British East African Company ont reçu une lettre de **M. Astor Chanler**, datée du 21 juin, de Daïcho, sur le versant oriental des Monts Jombini. La halte faite à Hameyé, sur la Tana, a été fatale aux bêtes de somme de l'expédition : tous ses chameaux ont péri ; elle a perdu en outre 33 ânes, 10 têtes de gros bétail et beaucoup de chèvres et de moutons. Le climat paraît n'avoir pas convenu à ces animaux. En abandonnant un grand nombre de charges, M. Chanler a pu gagner Daïcho, afin d'y prendre ses quartiers pour la saison des pluies ; celles-ci n'ont pas été très fortes et n'ont duré que cinq semaines. Les 17 ânes qu'il avait en y arrivant sont tous morts d'une maladie qui ressemble au tétanos, et qu'ils ont communiquée à une trentaine d'autres achetés aux indigènes ; on pouvait même craindre que les 40 qui restaient à l'expédition ne mourussent à leur tour. Les caravanes souahéli venant du Nord avaient trouvé le pays traversé par elles en proie à la disette, ce qui obligeait M. Chanler à se procurer beaucoup de bêtes de somme pour transporter les vivres nécessaires à l'expédition. Pendant qu'il en envoyait chercher à la côte, il voulait essayer de faire une pointe vers le Nord avec le lieutenant von Höhnel et 65 hommes, pour acheter des ânes et des chameaux, et pour explorer le pays des Rendilé, en suivant jusqu'à Marsabit les montagnes du général Matthews. Les Rendilé passent pour posséder beaucoup de chameaux, mais ils n'aiment pas les commerçants. Les Daïcho dépendent des Wa-Embé pour leurs subsistances, et comme ils leur sont de beaucoup inférieurs en nombre, ils subissent jusqu'à un certain point leur influence. Au mois de mars, ils avaient accueilli assez amicalement l'expédition ; mais peu à peu ils se refroidirent et finalement ne voulurent plus lui vendre de vivres. M. Chanler fut obligé de négocier avec les Wa-Embé, avec lesquels il avait d'abord eu des difficultés : heureusement les négociations aboutirent, grâce à l'intervention d'un domestique de l'expédition et aux pourparlers de MM. Chanler et von Höhnel qui réussirent à réunir une assemblée des Anciens auxquels ils proposèrent la conclusion d'un traité.

Les indigènes des monts Jombini sont gouvernés par les anciens ou hommes mariés de leurs différentes tribus. Ils n'ont pas un chef suprême avec lequel les explorateurs eussent pu traiter. Chaque homme marié depuis trois ans et possédant quelques chèvres ou quelques moutons, a

le droit de prendre part aux discussions sur les sujets à traiter. Après beaucoup de pourparlers, la fraternité du sang avec les Wa-Embé fut conclue. Elle le fut au nom de tous les Européens et des trafiquants souaheli que les Wa-Embé s'engagèrent à ne jamais molester et à recevoir toujours amicalement. L'homme le plus influent dans ces montagnes est un médecin nommé Don y tuli mono vai Maré, ses ordres sont obéis par toutes les tribus voisines. Il envoya un représentant à la cérémonie du traité, mais ne voulut pas recevoir les explorateurs. Néanmoins, ceux-ci espèrent que toutes les tribus y adhéreront. Les monts Jombini sont un pays beau et salubre, plus fertile que les pentes du Kilimandjaro ; le lieutenant de Höhnel dit qu'ils l'emportent sur le Kikouyou. Le sol en est si fécond que toutes les semences y prospéreront. M. Chanler a fait chercher à la côte des graines de cocotiers, de manguiers, d'orangers, de papayers, il a enseigné à ses gens à planter du café et a montré aux natifs à le cultiver. Il espère que l'essai en réussira.

Le *Geographical Journal* annonce que M. G. F. Scott-Elliot a entrepris une expédition dans l'**Ou-Ganda**, pour explorer l'Afrique centrale orientale au point de vue botanique et géologique, et en étudier l'histoire naturelle. Il cherchera à atteindre le lac Victoria le plus rapidement possible ; de là, il compte se rendre au mont Elgon ; puis, après un court séjour au bord du lac, il poussera jusqu'au massif du Rouwenzori, où il espère pouvoir passer plusieurs mois, pour acquérir une connaissance aussi exacte que possible de la géographie et des produits naturels de cette région montagneuse. La Société Royale de Géographie a accordé à l'expédition une subvention de 8750 francs pour deux ans, et lui a prêté des instruments qui permettent d'espérer d'utiles résultats de cette entreprise. La durée en sera de dix-huit mois à deux ans, selon que les ressources le permettront.

Nos lecteurs savent que dans notre exposé des douloureux événements de l'**Ou-Ganda**, et en particulier dans celui des procédés du capitaine Lugard, (p. 252-260), nous n'avons fait appel qu'aux témoignages renfermés dans les documents publiés par le gouvernement anglais, par l'Imperial British East African Company ou par les missionnaires anglais de la Church Missionary Society. Le *Church Missionary Intelligencer*, organe de cette société, veut bien reconnaître le fait ; mais, en constatant que nous sommes incapables de sympathiser avec la joie des protestants baganda, battant des mains à la vue des établissements des missionnaires romains incendiés par le feu des canons Maxim du capitaine Lugard, et des centaines de femmes et d'enfants noyés en fuyant dans des canots

coulés par les canons Maxim du capitaine Williams, il nous présente à ses lecteurs comme ayant fait un faux rapport (*a shameful misrepresentation*) qui nous expose à la censure de la vérité. Il est vrai qu'il se garde bien de leur dire en quoi notre exposé est faux, et jusqu'à ce qu'il nous l'ait montré, nous nous en tiendrons aux témoignages que nous ont fournis les documents susmentionnés. De deux choses l'une, ou les témoignages renfermés dans ces documents sont vrais et en les reproduisant nous avons dit la vérité, ou les témoignages des capitaines Lugard et Williams et ceux des missionnaires anglais se sont écartés de la vérité, et notre bonne foi a été surprise quand ceux qui les ont publiés nous les ont présentés comme vrais, et M. le rédacteur du *Church Missionary Intelligencer* est tenu de nous dire en quoi ces témoignages des capitaines et des missionnaires anglais se sont écartés de la vérité ; il voudra bien reconnaître que ce n'est pas à nous qu'en incombe la responsabilité. La vérité nous est plus précieuse que tout le reste, et nous nous estimerions mauvais protestant, si nous faisons passer les intérêts de nos coreligionnaires avant les droits suprêmes de la vérité.

Les journaux français ont annoncé le massacre à **Madagascar** d'une expédition scientifique dirigée par M. **Georges Muller**, explorateur français qui avait obtenu une mission du ministre de l'instruction publique. Arrivé à Tananarive à la fin de mai, il s'était d'abord rendu à Antsirabé, au sud de la capitale, où il entreprit des fouilles, afin de retrouver des traces de l'*épyornis*, le fameux oiseau géant de Madagascar, dont les géologues, paléontologues et naturalistes ont tenté la reconstitution. Il trouva à Antsirabé plusieurs os d'*épyornis* et sa découverte, assure-t-on, apportera d'utiles éléments à la détermination de l'espèce et de la nature de l'oiseau. Pour compléter sa collection, il fit l'achat de tous les os d'*épyornis* trouvés à Antsirabé par les missionnaires norwégiens et constitua ainsi un envoi important qu'il adressa au Museum par l'intermédiaire de M. Grandidier. Après son voyage à Antsirabé, il revint à Tananarive, où il prépara un convoi pour se diriger vers le nord ; il partit de la capitale au mois de juin, accompagné du R. P. Roblet (le géographe bien connu) avec lequel il parcourut la rive ouest du lac Alaotra. Ils en déterminèrent de nombreux affluents dont le cours n'est pas encore marqué sur les cartes. Au nord du lac Alaotra, les deux voyageurs se séparèrent, et le R. P. Roblet, dont le congé était limité, rentra à Tananarive par la rive Est du lac ; M. Muller continua sa route vers le Nord, avec l'intention de regagner ensuite Majounga. Il arriva ainsi à Mandritsara ; à partir de ce point, il se dirigea vers

l'Ouest. Ces parages sont occupés par les Fahavalos, Sakalaves indépendants. De loin en loin, un gouverneur hova commande un poste militaire, souvent obligé de reculer devant les attaques des tribus indépendantes, grossies d'esclaves fugitifs et de soldats insoumis. Un gouverneur avait mis à la disposition de M. Muller cinq ou six soldats hovas. Ceux-ci étaient armés de fusils, mais n'avaient emporté qu'une seule cartouche par homme. A quatre jours de Mandritsara, le convoi rencontra une troupe d'environ 400 Fahavalos, établie sur les ruines d'un village pillé. Les Malgaches se débandèrent aussitôt. M. Muller défendit ses bagages; au moment où il tentait de rallier ses hommes autour de lui, il fut frappé de trois balles et tomba. Les meurtriers se jetèrent sur le blessé, le percèrent de coups de sagaies, le décapitèrent et emportèrent la tête comme trophée. Les porteurs se réfugièrent au poste hova le plus voisin. Le lendemain, le gouverneur envoya 50 hommes chercher le corps, qu'ils rapportèrent; mais la tête avait disparu, et on a promis en vain dix piastres à celui qui la rapporterait.

Le Dr Bumiller qui accompagne le Major von Wissmann dans son expédition au N. et au N. O. du **Nyassa** a fourni au comité de la société anti-esclavagiste allemande des renseignements sur l'orographie de la partie septentrionale du lac Nyassa, en particulier sur les monts Livingstone. Ils s'élèvent graduellement du S. au N. et se composent de trois chaînes parallèles dont la plus occidentale tombe abruptement dans le lac. Ils sont coupés dans toutes les directions de gorges transversales, et présentent des parois de rochers entièrement nues, s'élevant verticalement à des hauteurs vertigineuses, d'où se précipitent des torrents qui font ressembler cette région aux parties les plus pittoresques de la Suisse et du Tyrol. Le point le plus élevé est le Béja, qui atteint 3600 mètres. Le Doumwé qui a 3000 mètres, forme la ligne de partage des eaux entre le bassin du Nyassa et celui de la Rouaha ou Roufidgi qui se jette dans l'Océan Indien. A la latitude de la station de Langenbourg où le major von Wissmann a fondé un établissement allemand, la chaîne a 110 kilomètres de large, plus au sud, la largeur augmente encore; se détachant des monts Livingstone proprement dits, s'élève le mont Béja qui sépare l'Ousafa de l'Ousango. La flore des monts Livingstone est très intéressante en ce sens qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'Europe à la même altitude; les ronces, les myosotis, les violettes, les roses sauvages, les trèfles et les différentes espèces de fougères et de bruyères s'y rencontrent, on se croirait plutôt sur les pentes fleuries des montagnes de la Suisse que sous le 10° de lat. S. En revanche, la faune est pauvre; à

part des singes et des perdrix de deux sortes, le D<sup>r</sup> Bumiller n'y a pas vu d'animaux sauvages.

Après avoir fondé la station de Langenbourg, sur la côte N. E. du lac Nyassa, le major von **Wissmann** l'a quittée pour se rendre au **Tanganyika**. Son but était d'ouvrir une route entre les deux lacs par le territoire allemand pour pouvoir plus tard effectuer le transport d'un vapeur du Nyassa au Tanganyika sans emprunter la route Stevenson qui passe sur le territoire de l'Afrique centrale anglaise. D'après les *Mittheilungen* de Gotha, il s'agirait du vapeur le D<sup>r</sup> *Peters* qui attend déjà depuis un certain temps à la côte orientale d'Afrique. Quant au steamer le *Wissmann*, il a été remonté au sud du Nyassa; actuellement on le munit de sa machine et de sa chaudière; il pourra commencer son service dès que l'administration coloniale l'aura accepté.

Le D<sup>r</sup> Merensky a lu le 8 juillet à la Société de géographie de Berlin une communication sur le **pays de Kondé** au nord du lac Nyassa, où la Société des missions de Berlin a fondé la Station de Wangemannshöhe. Ce pays s'étend sur une superficie d'environ 2000 milles carrés. Il est arrosé par six grandes rivières, dont l'une, la Songoué, sépare les territoires de protectorat anglais et allemand; la Kivira, la Subaka et la Loufira appartiennent à ce dernier. La fertilité du pays est due à la distribution des pluies. A l'ouest des monts Livingstone, les vents violents sont presque inconnus, ce qui favorise beaucoup la culture des bananes, dont sept variétés prospèrent dans cette région. Le gibier n'est pas très varié; on rencontre encore quelques éléphants et des troupeaux de buffles; en revanche, les hippopotames sont nombreux et les crocodiles fort redoutés. La densité de la population explique que les zèbres et les antilopes soient devenus rares. Les Wa-Kondé comptent une centaine de mille âmes; ils sont établis dans le pays depuis des siècles, mais la tradition rapporte qu'ils sont venus de l'Est. Ils ont utilisé d'une manière remarquable les ressources naturelles de leur sol. Ils cultivent les bambous des Indes et en obtiennent d'excellents matériaux de construction pour leurs maisons et leurs étables. L'agriculture et l'élevage des bestiaux prospèrent. Le caractère des indigènes est aimable; les missionnaires allemands n'y ont pas entendu parler des cruautés pratiquées dans d'autres parties de l'Afrique. La propreté des maisons et des rues des villages est tout à fait remarquable. Le gouvernement est libéral, il n'y a pas de chef despotique. Une position élevée est reconnue à la femme qui légalement est l'égale de l'homme. Le grand défaut des natifs est d'être

voleurs, cependant ce vice ne les conduit que rarement au meurtre. D'autre part les suicides sont fréquents.

Une lettre de Lisbonne au *Temps* annonce qu'après avoir donné à une Compagnie portugaise la concession du télégraphe sur le territoire de la province de **Mozambique**, le gouvernement avait appris qu'à son insu, le gouverneur de la colonie, le capitaine Andrea, circonvenu par le consul britannique M. H.-H. Johnston, avait signé avec la Compagnie du télégraphe transcontinental africain un contrat provisoire en faveur de cette dernière. M. Johnston, avait fait miroiter aux yeux du gouverneur les avantages qui résulteraient pour sa province de l'établissement du télégraphe et celui-ci avait signé le susdit contrat sans en donner avis aux autorités supérieures. Trouvant les conditions de ce contrat inacceptables, le gouvernement portugais le rejeta et rappela le gouverneur qui l'avait signé. Espérons qu'il n'en résultera pas pour le Portugal des difficultés de la part de la Compagnie à la tête de laquelle se trouve M. Cecil Rhodes, dont l'ambition a été, il y a deux ans, si funeste au gouvernement portugais.

La guerre est commencée entre les colons anglais du **Ma-Shonaland** et le roi du **Ma-Tébéléland** et dépendances dans lesquelles est compris le territoire dit des Ma-Shona. Nos lecteurs se souviennent que lors du conflit anglo-portugais, le gouvernement du marquis de Salisbury, pour refuser de reconnaître au Portugal aucun droit sur aucune partie du Ma-Shonaland, affirma que tout ce territoire appartenait au roi des Ma-Tébélé. Des compagnies anglaises aspiraient à l'exploitation des gisements aurifères qui s'y trouvaient; bientôt fut obtenu par l'une d'elles un traité d'amitié avec Lo-Bengula, après la conclusion duquel la South Africa Company, présidée par M. Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie du Cap, envoya au Ma-Shonaland des centaines de colons accompagnés de convois d'armes et de munitions perfectionnées et de canons Maxim qui auraient pu faire comprendre au roi auquel on s'était présenté comme amis, quels étaient les vrais desseins de ceux auxquels il avait accordé l'autorisation d'entrer sur son territoire. M. Scott Keltie, dont aucun Anglais ne mettra en doute le patriotisme britannique ni la connaissance des véritables intentions des agents de la Compagnie, s'est exprimé à ce sujet d'une manière non équivoque<sup>1</sup>. Après avoir donné le texte du susdit traité, il dit : « Beaucoup de soi-disants traités semblables ont été signés par des chefs africains en faveur de diverses puissances. On peut

<sup>1</sup> Voy. *The Partition of Africa*, p. 366-367.



douter, d'une manière générale, que ces chefs aient une idée quelconque de la signification de ce qu'ils font. Lo-Bengula, comme Sechélé et Khama dans le Be-Chuanaland, était, quoique païen sauvage, un homme sagace et intelligent, très attentif à ses intérêts. Néanmoins, il est peut-être douteux qu'il se rende pleinement compte de la portée complète du traité dont le but était naturellement de lui enlever le Ma-Tebéléland et ses dépendances pour les faire rentrer dans les limites de l'empire britannique. Cependant, pour le moment, le traité le délivre de toute appréhension d'invasion boër ou portugaise, et assure à la South Africa Company une voie ininterrompue ouverte jusqu'au Zambèze central et la facilité de développer par des entreprises britanniques un pays que l'on dit riche en or et en perspectives agricoles. »

Ces lignes, écrites à la fin de l'année dernière, nous paraissent significatives; elles renferment l'aveu des desseins prémédités de la South Africa Company, dont nous voyons aujourd'hui la réalisation par la force. Les canons Maxim des Anglais des Forts Salisbury, Charter et Victoria, soutenus par les Martini-Henri des soldats de Khama, achèveront ce que l'habileté diplomatique des négociateurs du traité avait commencé. Une fois de plus les procédés employés pour agrandir la sphère des intérêts britanniques, auront été d'accord avec la maxime : *la fin justifie les moyens*. Nous n'estimons pas que la civilisation ait rien à gagner à des procédés par lesquels la bonne foi des noirs, même payens et sauvages, est surprise, au mépris de la loi qui devrait faire à tous les civilisés un devoir de ne faire aux noirs rien que les blancs ne voulussent qui leur fût fait à eux-mêmes.

Le *Mouvement géographique* a reçu de M. de Meuse qui a exploré à plusieurs reprises le **lac Léopold II**, au sud du coude du Congo, des informations précises accompagnant un nouveau levé de ce lac publié dans le N° du 15 octobre de ce journal. Nous en extrayons ce qui suit : Le lac déverse le trop plein de ces eaux dans le Lukenié-Mfini par un étroit chenal, dont le confluent se trouve par 18° 5' longitude E. et 2° 45' latitude S. Son extrémité la plus septentrionale est par 1° 5' latitude S. Il a très peu de profondeur; le long de ses rives où apparaissent quelques îlots rocheux, la navigation est, en tout temps, très dangereuse, les pirogues indigènes ne s'y aventurent qu'avec crainte. A certains endroits, les plages sont formées d'un sable blanc; ailleurs, se dressent des élévations qui peuvent aller jusqu'à 10<sup>m</sup>; les rives N. O. présentent d'immenses marécages; la forêt s'avance jusqu'à la plage inondée. Le lac ne reçoit aucun affluent important; le plus considérable, le Kalengé, se verse à la côte N. O., par 1° 20' latitude S. Il sort de vastes marais et n'arrive au lac

qu'après avoir décrit toutes sortes de méandres. Sa source se trouve près du village de Bosango, situé sur la ligne de partage des eaux entre le bassin du lac et celui du Congo. A l'époque des pluies, toute cette région est inondée et l'on n'aperçoit plus au-dessus des plaines submergées que les arbres et les sommets des termitières. La différence du niveau des eaux entre la saison sèche et la saison pluvieuse étant de 1<sup>m</sup> 50, et la pente du terrain au N. O. du lac étant insensible, on voit à l'époque des crues le Kalengé remonter vers sa source et inonder le pays où se trouve le village de Bosango. La population est très dense dans le bassin du lac, quoique, à la rive du Léopold II, il n'y ait guère de villages; ceux-ci sont construits dans l'intérieur, en arrière des fourrés de végétation. Les différentes tribus des Tomba à l'Ouest du lac et des Goundou à l'Est, sont constamment en guerre. A chaque instant, on rencontre dans les anses et les criques que forme la découpeure des vastes baies du lac, des flottilles armées en guerre, allant au pillage des villages, à la chasse des esclaves, au vol de chèvres; la guerre sévit à l'état permanent. Autour des villages, les indigènes cultivent principalement les bananes, le manioc, le maïs et l'arachide.

Un correspondant du *Temps* adresse à ce journal, de Liverpool, les renseignements suivants sur l'attitude prise par la **Royal Niger Company** à l'égard de la mission Mizon : « Dans les derniers jours d'août, une expédition se formait à **Lokodja**, importante station fondée par la Royal Niger Company au confluent du Niger et du Bénoué. Cette expédition était composée de 400 soldats indigènes de la Compagnie, armés pour la plupart de fusils à tir rapide du plus nouveau modèle, et commandés par neuf agents européens de la Compagnie. Cette petite troupe disposait de plusieurs canons Gardner. Le but de cette expédition était de forcer Mizon à abandonner sa position dans le haut Bénoué, et de le chasser, lui et son personnel, non seulement des eaux du Bénoué, mais du Niger. Cette expédition devait partir de Lokodja, sur quatre vapeurs, dans la première quinzaine de septembre. Il a été jugé qu'à cette époque les eaux seraient plus favorables à une expédition de ce genre. Il convient d'ajouter que Mizon avait été averti vers le 15 août (à peu de jours près) que, s'il ne quittait pas le Bénoué, une expédition serait envoyée contre lui, qui le forcerait à descendre. Mizon aurait répondu qu'il n'entendait pas s'incliner devant les menaces de la Compagnie et que, si on l'attaquait, on verrait quelle serait sa réponse. » Un télégramme a annoncé que le lieutenant Mizon est arrivé à Kotonou le 8 octobre, à bord de la *Mosca*, un des bateaux sur lesquels il avait remonté le Niger.

Nous nous demandons quel cas la Royal Niger Company fait des engagements pris par la Grande-Bretagne à la Conférence de Berlin relativement à la liberté de navigation du Niger, et au devoir de soumettre à l'arbitrage de puissances amies, avant de recourir à la voie des armes, les conflits qui pourraient s'élever dans les eaux du bassin du Niger, comme dans celles du bassin du Congo ?

Nous disions, dans notre dernier numéro, les plaintes portées par les commerçants anglais de la Colonie de la Côte d'Or, et par la Chambre de commerce de Liverpool contre le monopole que s'est attribué la Royal Niger Company au mépris des engagements pris par la Grande-Bretagne à la Conférence de Berlin (1884-1885). Lord Aberdare, gouverneur de la susdite Compagnie, ayant, dans une lettre au *Times*, traité les réclamants de *petite clique de concurrents envieux à Liverpool*, le secrétaire de la Chambre de commerce de cette ville, M. Thomas H. Parker, a adressé au *Times*, une lettre d'où nous extrayons ce qui suit : Pour qu'aucun malentendu ne naisse des remarques de lord Aberdare et pour que nul ne reste sous l'impression que les « concurrents envieux » de Liverpool sont identiques avec les membres de la Chambre de commerce de cette ville, laquelle a protesté et continue à protester énergiquement contre le régime de la Compagnie, je vous demande la permission de vous rappeler quelques faits destinés à faire bien comprendre le caractère de l'opposition de Liverpool à la Compagnie et à sa politique. M. Barker fait alors un rapide historique des rivalités de la Chambre de commerce de Liverpool et de la Compagnie du Niger. Dès qu'une charte a été octroyée à celle-ci, c'est-à-dire en juillet 1886, celle-là a commencé ses protestations « contre ce monopole virtuel du commerce sur le Niger ». On sait, dans les derniers temps, sur quels points ont surtout porté les récriminations de la Chambre de commerce ; M. Barker les énumère dans l'ordre suivant : La frontière des territoires soumis à la juridiction de la Compagnie doit être ramenée à Onitcha ; un commissaire doit être nommé par la couronne pour résider dans ces territoires et faire un rapport périodique sur la manière dont la Compagnie use de sa charge ; les départements administratif et commercial de cette association doivent être séparés ; les comptes de chacun d'eux seront soumis au secrétaire d'État et publiés par lui ; enfin la liste des tarifs sera révisée. Quant à l'Association africaine, si c'est elle que lord Aberdare veut désigner par le terme « concurrents envieux », M. Barker fait connaître à ses lecteurs qu'elle s'est vue forcée tout récemment, par une compétition trop inégale, de joindre ses intérêts sur le Niger à ceux de la Compagnie, de manière

que, actuellement, les indigènes de ces régions n'ont affaire, pour exporter leurs produits et pour se fournir de marchandises européennes, « qu'à un acheteur et qu'à un vendeur ».

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Six Touareg de la tribu des Ouled-Yemma des Ifoghas, dont trois ont fait partie de la délégation touareg venue l'hiver dernier à Alger, se sont récemment rendus à Ouargla, où ils ont passé quelques jours au retour du pèlerinage à la zaouïa de Si-el Arrousti, marabout influent de l'ordre des Tidjani. Ils ont annoncé que leurs compatriotes, satisfaits de l'accueil fait à leurs envoyés par le gouvernement français, feraient prochainement partir, pour Alger, une nouvelle ambassade. Le chef du poste d'Ouargla leur a fait visiter les magasins et les marchés de la ville : ils lui ont promis d'engager les tribus de leur voisinage à diriger vers Ouargla une partie des caravanes qui, jusqu'à présent, se rendent par Ghadamès en Tripolitaine et en Tunisie.

Les troupes envoyées par le sultan du Ouadaï contre Rabba, ancien esclave de Zoubir Pacha, qui s'était emparé du Baghirmi, ont remporté la victoire sur ce dernier et l'ont obligé à s'enfuir.

Depuis la révolte du Mahdi, l'ancien Soudan égyptien est fermé aux Européens. Les seuls renseignements qui nous en soient parvenus sont dus aux prisonniers qui ont pu s'échapper, comme le P. Ohrwalder. Un explorateur russe, le Dr Eliseief, s'est embarqué à Odessa avec l'intention de se rendre à El-Obéid, l'ancienne capitale du Kordofan. Son projet nous paraît bien hardi, pour ne pas dire téméraire.

Le ras Makonnen, gouverneur abyssin du Harrar, a fait une expédition contre les peuplades danakils, voisines des Aoussas. Vivant de vols et de rapines, elles avaient attaqué et détruit une caravane française conduite par M. Barral. Le gouverneur du Harrar leur a infligé une sévère leçon, après quoi il est rentré dans sa capitale.

M. Filardon, directeur la Compagnie italienne de la côte des Somalis, devant prochainement prendre possession des ports cédés par le sultan de Zanzibar à l'Italie, le gouverneur de Magdichou et les chefs du pays des Benadir ont été appelés par le sultan à Zanzibar pour être mis en rapport avec le représentant de l'Italie.

D'après la *Kölnische Zeitung*, la décision du gouverneur anglais de remettre l'administration de Vitou au sultan de Zanzibar est vivement combattue par les cercles coloniaux allemands au point de vue international. Lorsque le droit de protectorat a été cédé par l'Allemagne à l'Angleterre, on ne doutait pas que l'Angleterre ne l'exerçât elle-même et que l'ordre ne fût garanti à Vitou. Les capitalistes allemands qui y ont des intérêts, en particulier les frères Denhardt qui ont reçu du précédent sultan toutes sortes de droits dans diverses parties du pays, sont fort mécontents du nouvel ordre de choses et comptent prendre leurs mesures en conséquence.

La *Vossische Zeitung* a publié une dépêche de Dar-es-Salaam portant que le sultan Meli, qui était en guerre avec les forces allemandes au Kilimandjaro, a demandé la

paix. Il a accepté toutes les conditions que l'autorité allemande lui a imposées : cession d'une partie de son territoire, livraison de tous ses fusils et de son ivoire et construction d'un aqueduc pour amener l'eau à la station allemande, à laquelle ils fournira gratuitement des provisions ; il donnera du terrain aux membres de la mission allemande et leur fournira des porteurs. Il construira sa maison dans la localité qui lui sera assignée. Deux compagnies des troupes coloniales resteront au Kilimandjaro.

L'Aborigines Protection Society a adressé à lord Rosebery un mémoire contre l'emploi d'auxiliaires indigènes indisciplinés dans les territoires placés sous l'influence anglaise dans l'Afrique orientale. Le Foreign Office a répondu que quatre officiers, M. M. Colville, Gible, Giffard et Thurston, ont été envoyés pour prendre le commandement des troupes soudanaises dans l'Ou-Ganda. Lord Rosebery ne doute pas que la présence de ces officiers n'assure la discipline et le contrôle nécessaires.

Une dépêche, insérée dans la *Kreuz Zeitung* du 11 octobre a annoncé que le gouvernement impérial allemand a décidé d'interdire à l'avenir toute expédition d'exploration dans l'Afrique orientale allemande. Celle qui est partie au commencement du mois sous la direction du comte Goetzen serait la dernière à laquelle aura été accordée l'autorisation de passer par la sphère d'influence allemande. Nous nous demandons quels ont pu être les motifs de cette interdiction, et comment le gouvernement de l'empire allemand peut la mettre d'accord avec les engagements qu'il a pris à la Conférence de Berlin de 1884 — 1885 ?

M. Ch. Alluaud, chargé de mission aux îles de l'Océan Indien, a écrit à la Société de géographie de Paris, le 23 juin dernier, du pied du Maraoumbi, massif d'Ambre, dans le territoire de Diégo-Suarez : Cette région est admirable à tous les points de vue : forêts merveilleuses, ravins, torrents, véritable paradis du naturaliste. Le climat est celui de la France : toutes les nuits le thermomètre tombe à 14 ou 15 degrés centigrades ; pendant la journée il monte rarement au-dessus de 25 degrés... La sécurité est absolue sur tout le territoire de Diégo-Suarez, au point de vue soit des habitants, soit des animaux.

Actuellement le télégraphe relie Quilimane à Chiromo et à Tété (sur le Zambèze) en passant par le bras de Chindé. Sous peu, la ligne Chindé-Chiromo sera prolongée jusqu'à Zomba, résidence du consul général anglais H. H. Johnston, en passant par Blantyre ; ensuite, Zomba sera relié à Tété. On évalue le temps nécessaire pour ces travaux à quinze mois environ ; les poteaux seront en fer, de forme tronconique et creux. On a renoncé à employer le bois, l'entretien en serait trop coûteux. La ligne Chiromo-Zomba sera prolongée dans la direction du Nyassa et du Tanganyika.

La première section du chemin de fer de Beïra (75 kilom.) a été ouverte le 7 octobre. Une route carrossable de 250 milles conduit du point terminus à Fort-Salisbury.

Le *Daily Graphic* de Londres signale un diamant trouvé dans la mine de la Compagnie nouvelle de Jägersfontein (Afrique méridionale) et qui ne pèserait pas moins de 971 carats. Ce diamant, le plus gros que l'on connaisse, est d'un blanc bleuâtre ; il est absolument parfait, sauf une petite tache noirâtre qui disparaîtra à la taille.

Le Cafre qui l'a trouvé a reçu 4,000 fr. et un cheval, mais on estime sa valeur à plus de 25 millions de francs.

L'association de la Croix rouge congolaise et africaine ouvrira un concours à l'occasion de l'Exposition d'Anvers de 1894. Aux deux questions déjà annoncées se rapportant aux installations hospitalières et mobilières, trois nouvelles questions seront ajoutées ayant pour objets : les appareils et instruments chirurgicaux ; les médicaments et désinfectants ; le matériel et les ustensiles pour soins à donner aux malades. Les deux premières questions s'appliquent également aux troussees et aux caisses d'instruments ou de médicaments pour explorateurs.

Les pourparlers viennent d'être repris entre le gouvernement français et l'État indépendant du Congo au sujet des difficultés pendantes entre les deux États pour le règlement des affaires du M'Bomou, tributaire de l'Oubanghi.

M. von Stetten a exploré, après le lieutenant Morgen, l'hinterland du Cameroun ; d'après une dépêche télégraphique, il a atteint Ngaundéré, mais on ignore encore s'il a pu traverser la ligne de partage des eaux entre la Sannaga et le Congo, et atteindre les tributaires septentrionaux de la Sangha.

Des dépêches de la côte occidentale d'Afrique ont annoncé qu'une expédition allemande commandée par M. M. Uchtritz et Passarge, partie de Cameroun dans la direction du Benoué, est arrivée à Yola, qu'elle a été reçue par le sultan de l'Adamaoua et qu'elle est en route pour revenir à la côte.

L'Association Haoussa, fondée en mémoire de feu le missionnaire Robinson, a décidé de poursuivre l'œuvre de ce dernier principalement par l'étude scientifique de la langue haoussa. On dit qu'elle est la langue du Soudan central, du Sahara au golfe de Guinée, et du Soudan égyptien au Sénégal, et qu'elle est parlée par quinze millions au moins d'indigènes.

Le sous-secrétaire d'État des Colonies françaises a confié une importante mission dans l'Afrique centrale à M. Clozel, un des seconds de l'expédition Maistre. Il quittera la France à la fin de novembre.

Le dernier courrier de l'Afrique occidentale a apporté des nouvelles de l'expédition confiée au lieutenant Braulot qui se dirige vers le Mossi, dans la boucle du Niger. Il est arrivé dans le courant de juin à Ouandarama, sur la frontière du pays de Kong, et a dû en repartir, dans la seconde quinzaine de juillet, pour Bonna. Très bien accueillie par les chefs indigènes qui lui ont fourni tous les porteurs nécessaires, la mission n'avait eu à surmonter que les fatigues et les difficultés inhérentes au climat et à la configuration du pays. Il est à remarquer cependant que l'épizootie, dont les ravages ont été signalés l'an passé dans toute la boucle du Niger, s'est étendue jusque dans la région traversée par M. Braulot. Presque tout le bétail a disparu. C'est une ruine qui sera difficile à réparer.

---